

PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES



DES MODES,

Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.


Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

MODES.

LES BOAS.

LEURS longs et gracieux boas étaient jetés avec élégance sur leurs jolies épaules, et les couvraient de leurs douces fourrures; elles marchaient toutes deux dans les allées solitaires de ce parc de Versailles, noble vestige de la grandeur





royale : de tems à autre, un promeneur isolé passait auprès d'elles, et laissait échapper à haute voix ses observations. Un jeune militaire s'écria : Qu'elles sont belles ! que de séduction dans leur tournure, dans leur toilette, embellie par les trésors du luxe et de la richesse. Une vieille femme, qui semblait une ancienne hôtesse de ces royales demeures, et dont la jeunesse devait remonter à l'époque du Parc-aux-Cerfs, leva les épaules, et sembla regarder en pitié ces modes nouvelles, bien inférieures au large et bienheureux manchon qui procurait une toute autre ressource contre les rigueurs du froid. Un grand homme à la tête chauve, aux lunettes sur le nez, murmura entre ses dents contre ces serpens, qui lui rappelaient la faiblesse de notre première aïeule ; et les deux jeunes femmes, tantôt livrées à des réflexions graves, tantôt saisies par une vive gaité, continuaient leur promenade sans voir ceux qui passaient auprès d'elles, sans entendre les critiques ou les éloges qui saluaient leur passage.

Cependant, des cris se sont fait entendre ; plusieurs personnes sont réunies auprès d'un des bassins, et laissent voir la plus vive anxiété : à ces signes alarmans, les deux promeneuses ont oublié leurs rêveries et les innocentes préoccupations de leur tête-à-tête amical ; elles approchent et sont saisies d'effroi : une tête paraît au-dessus de la glace qui couvre le bassin, et semble, par une douloureuse expression, réclamer du secours et implorer le courage de quelqu'un des spectateurs. C'est un jeune imprudent qui n'a pas craint d'avancer sur la glace et l'a sentie fléchir sous lui ; il est prêt à disparaître sous cette affreuse couverture, qui lui fermera le retour à la lumière ; ses traits sont déjà défigurés par la souffrance, et son visage porte les traces du plus affreux désespoir. Ceux qui le regardent témoignent plus de pitié que de dévouement, et n'osent lui porter aucun secours ; mais celles qui viennent d'arriver ne céderont point au péril : elles détachent en même tems ces fourrures qui donnèrent lieu à tant de réflexions louangeuses ou piquantes ; l'une d'elles tend la sienne au malheureux qui passe encore un bras au-dessus de la glace ; il s'en saisit et veut s'en servir pour sortir de l'abîme et regagner le bord ; mais, hélas ! le *boa*, trop peu solide, cède aux efforts du malheureux ; il en conserve un inutile fragment. Il va périr, lorsque l'autre fourrure lui

est jetée; il la saisit à son tour : ô bonheur ! elle a pu lui prêter la résistance dont il avait besoin ; il est remonté sur le monceau de glace qui s'était ouvert sur ses pas ; il se glisse légèrement sur cette surface qu'il a appris à redouter ; il a retrouvé le bord , et , tout plein de bonheur et de reconnaissance , il se jette aux pieds des deux femmes qui l'ont sauvé , et toute sa vie , sans doute , conservera le souvenir des élans courageux que la pitié peut inspirer aux femmes , et n'oubliera point que c'est à l'une de ces modes , de ces caprices qui leur sont reprochés si souvent , qu'il doit la conservation de ses jours et chacun des bonheurs qui doivent encore charmer sa jeunesse et sa vie.

En rapportant ici ce fait tout historique , nous pensons donner à ce charmant usage de boas un intérêt qui pourra prolonger leur règne et répondre aux détracteurs de nos modes modernes , qu'ils ne craignent pas de désigner , le plus souvent , comme des frivolités inutiles.

— Il est permis à une jolie femme d'inventer des costumes et d'improviser des noms : on est sûr d'avance du succès d'une mode portée par une charmante physionomie ; aussi était-ce avec une sécurité bien justifiée que M^{me} de B*** parut , dans un des derniers bals , avec une toilette intitulée : *à la naïade* ; certes , si c'est d'après les nymphes des eaux que M^{me} de B*** a copié sa mise et ses grâces , on ne s'étonnerait plus des nombreuses passions que nos poètes ont placées sur les rives des fleuves et des fontaines. Rien de plus original que ces longues branches de roseaux qui , posées un peu en biais au bas de la robe , à une petite distance l'une de l'autre , formaient la garniture du jupon ; une large ceinture de gaze blanche , qui se nouait sur le côté , et sur laquelle étaient brodés des roseaux entrelacés , et une coiffure toute composée de fleurs aquatiques , complétaient cette toilette.

— Un treillage en ganses perlées , attaché au haut de l'ourlet et tombant en volant jusqu'au bas de la robe , où chaque ganse est terminée par un petit gland , est d'un très-joli effet ; une frange assortie garnit le tour de la ceinture et les cinq pointes qui retombent sur les manches courtes. Nous avons vu ces garnitures sur des robes de gaze et de crêpe.

— On voit dans les soirées beaucoup de robes en velours ,

en satin ou en étoffes riches, couleur cerise, garnies de blonde.

— Toutes les nuances de violet sont aussi toujours très en vogue. Une robe en satin violette des bois, ornée d'une guirlande de feuillage en application de velours, a été confectionnée cette semaine pour la marquise S***.

— Pour costume de bal, nous citerons une robe de crêpe rose, garnie d'un haut biais de satin rose, au-dessus duquel était une petite guirlande de têtes de marabouts, entremêlées de coques de rubans de satin rose. Les manches courtes formaient des côtes séparées par des rouleaux en marabouts. Le corsage en satin rose à pointe, entouré d'une cordelière blanche et rose. Sur la tête une guirlande de marabouts entremêlés de feuillages de satin rose. Garniture de perles.

— Des robes en crêpe blanc, ornées de guirlandes peintes en couleur et entremêlées d'effets d'or ou d'argent, sont un des plus élégans costumes de soirée. La ceinture est en gros grains, brodée en or ou argent, et la coiffure presque toujours composée de fleurs assorties aux dessins de la robe.

— Les éventails de meilleur ton cet hiver sont en laques de Chine.

— Les gants blancs, portés avec les costumes de soirée, sont presque tous richement brodés soit en soie blanche, de couleur, ou en or.

— Les élégantes se servent au bal de mouchoirs de poche entourés d'une vignette et de coins brodés en or.

— Pour suppléer aux bourses, toujours très-embarrassantes à porter, on vient d'inventer des mouchoirs de poche au milieu desquels est brodée une rosace entourée de petits œillets. Un petit ruban passé dans ces œillets les serre comme un cordon de sac, et forme de la rosace une bourse dans laquelle se place l'argent sans crainte d'être égaré ou de salir les mains.

— Au bal, très-peu de femmes portent des bracelets au-dessus des gants longs.

— On porte des chapeaux en satin blanc, doublés en velours rose ou bleu, et ornés de plumes boiteuses, roses et blanches, ou bleues et blanches.

— Des capotes en velours noir, doublées de satin vert pâle, et ornées de nœuds de satin; d'autres en moiré violet, doublées de satin oiseau de paradis, ou en moiré vert anglais, doublées de satin violette de Parme.

—Les redingotes se portent en étoffes de soie extrêmement riches, soit brochées, soit unies, à très-gros grains. Beaucoup sont garnies de larges biais en velours élégant. Les poignets et la pélerine en velours, garnis de franges ou découpés à dents. On porte aussi en négligé beaucoup de robes guimpes. On a vu quelques jupons en satin avec un spencer en velours de la même nuance.

LOUIS.

L'imagination est le principal mobile de nos sentimens; elle augmente nos jouissances, comme elle aggrave nos peines: l'éducation la développe; c'est pourquoi dans les classes élevées on découvre plus souvent tant de grandeur dans les pensées, tant de noblesse dans les actions, tant de délicatesse dans les tendres affections. Cependant il est des hommes qui, sans le secours de ces connaissances qui ornent l'esprit, enflamment l'imagination, charment le cœur, ont éprouvé toutes les sensations dont une belle ame est susceptible, et donné des preuves d'une sensibilité délicate.

J'allai, il y a quelques jours, avec plusieurs personnes voir les serres du marquis de V***; parmi nous était Léontine. Sur ses traits nobles et touchans se voyait l'expression d'une belle ame; de brûlantes émotions n'avaient pas encore animé sa physionomie; elle peignait le calme des passions, et on devinait que son cœur était libre et pur.

Le marquis de V*** était absent: son jardinier nous montra avec détail les fleurs, les arbustes objets de notre curiosité. Cet homme s'exprimait avec facilité; son langage, sans être parfaitement pur, avait un charme né plutôt d'une disposition naturelle que d'une étude particulière; son front un peu haut était ombragé de cheveux noirs qui retombaient avec grâce; son costume et ses manières avaient une recherche qui, loin d'être ridicule, lui donnait un air distingué qu'on rencontre rarement chez les hommes de sa classe.

Léontine, appuyée sur une caisse d'oranger, l'écoutait avec plaisir: il la voit, s'arrête tout à coup, rougit et baisse les yeux. Je m'aperçus de suite de l'impression qu'elle venait de produire sur le jardinier; son embarras accrut l'intérêt que j'avais conçu pour lui. Je vins à son secours et tâchai de

lui faire reprendre un peu d'assurance ; il me regarda , et sa physionomie exprimait la reconnaissance.

En sortant des serres nous nous dispersâmes dans le parc. Je cherchai Louis , je voulais causer avec lui , le questionner sur sa vie : je le trouvai. Son éducation n'avait eu rien de soigné. Une mélancolie habituelle , des sensations qu'il ne pouvait faire comprendre à ses égaux , lui avaient fait fuir leur société ; jeune encore on l'avait marié. Plusieurs personnes vinrent nous joindre ; Louis nous pria de venir chez lui , sa femme nous attendait ; il existait entre eux une singulière différence. Il lui parlait avec douceur et bonté , mais il avait sur elle une sorte de supériorité : c'était l'empire d'une ame qui avait deviné les nobles et tendres sentimens qu'elle était appelée à éprouver sur celle qui était restée dans l'état d'obscurité où elle avait été placée.

Nous passâmes le reste du jour au château ; je quittai Louis à regret.

J'y retournai il y a quelques mois ; Léontine n'était plus avec nous. Louis vint à nous avec empressement , puis il demeura interdit , il regarda avec inquiétude ; je le vois , et tout à coup le souvenir de l'année précédente vient m'éclairer sur son émotion : il rougissait et pâissait alternativement ; son regard , levé à la dérobée et baissé à la hâte , semblait me dire : Pourquoi ne l'avez-vous pas amenée ? Il me montra dans la serre les fleurs qu'il avait cultivées avec soins , et je crus remarquer que c'était celles que Léontine avait regardées avec plus d'intérêt. Il nous conduisit chez lui , où nous avions pris du lait ; sa femme lui dit : Et la belle demoiselle , elle n'y est donc pas ? Puis , se tournant vers moi , elle m'en demanda spontanément des nouvelles. Les yeux fixés sur sa femme , il prêtait une oreille attentive , retenait sa respiration. Mais lorsqu'elle me dit : Nous en parlons tous les jours , il me regarda avec une expression extraordinaire , baissa les yeux et devint pâle.

Je ne puis rendre toutes les émotions qui vinrent assaillir mon cœur : il y avait un mystère de crainte , d'amour , de peine , dans l'ame de cet homme. « Oh ! me disais-je en pensant à cette jeune fille , si touchante qu'elle est , la puissance de la beauté , quand elle est jointe à cette modestie , à ce naturel simple et pur ! »

Au moment de mon départ, Louis me remit un bouquet de ses plus belles fleurs ; il espérait sans doute qu'elle le porterait, et il resta fané sur ma cheminée.

Je voulais lui faire voir que je l'avais deviné, que j'avais lu dans son cœur ; son bouquet ne pouvait se payer, l'intention qui l'avait fait faire le rendait inappréciable. Je lui serrai affectueusement la main ; il dut lire dans mes regards l'impression qu'il avait faite sur moi, il dut voir qu'un cœur avait compris les pénibles et délicates émotions du sien.

MÉLANGES.

OPÉRA-COMIQUE. — L'ouvrage de MM. Auber et Scribe a décidément fixé la mode à ce théâtre ; et il est aujourd'hui de bon ton de montrer sa toilette à *la Fiancée*, avant que de se rendre au bal. Au reste tout annonce que les beaux jours de l'Opéra-Comique, jadis si brillants, vont renaître sous l'administration active et éclairée de M. Ducis. On annonce une jeune débutante douée d'une figure charmante, d'une voix délicieuse, qui doit faire sensation. La magnificence et l'élégance de la nouvelle salle surpassent, dit-on, tout ce qui a été offert jusqu'à ce jour aux yeux des habitans de la capitale.

ODÉON. — *La Lanterne*, drame en cinq actes. M. d'Épagny, dont deux pièces, *Luxe et Indigence* et *l'Homme habile*, avaient révélé le talent, a voulu cette fois payer largement son tribut à l'école romantique. Les massacres d'Hamlet, les convulsions de Roméo, toutes les scènes de carnage que les acteurs anglais ont dernièrement exposé à nos yeux, ne sont que des gentillesses à côté des tableaux que nous offre M. d'Épagny. Une reine, coupable de l'assassinat de son mari, vient offrir, aux yeux épouvantés des spectateurs, un voile tout taché de sang ; le meurtrier se présente aussi dégouttant de sang ; et, pour couronner l'œuvre, la victime retrouve assez de force pour se traîner, en dépit du bon sens, sur le théâtre, et offrir le spectacle affreux d'un homme luttant contre les convulsions de l'agonie. Cette pièce, remplie de longueurs, assez mal jouée d'ailleurs, tout à fait indigne d'une scène qui s'intitule *Second Théâtre-Français*, ne pourra trouver pour spectateurs que les curieux des exécutions de la place de Grève.

— Ce n'est pas seulement au sacrifice de toutes leurs nuits que se bornent les fatigues des élégantes qui suivent les bals qui sont, cet hiver, une véritable fureur. Le jour ne permet pas plus de repos ; il faut préparer soi-même ces détails de la toilette qui, mieux que l'art de M^{lle} Victorine et de M^{me} Huchet, doivent assurer le succès dans la soirée. Le choix des rubans est surtout tellement important, qu'on ne pourrait le confier à une main étrangère ; aussi voit-on une longue suite d'équipages assiéger constamment le magasin du *Cordon bleu*, rue Vivienne, n^o 11, au coin de l'arcade Colbert. Les colliers et ceintures brodées, et les rubans qui sont le plus en vogue dans ce moment, sortent de cette maison si bien assortie en nouveautés de tout genre.

— La rigueur du froid qu'il a fait ces jours derniers nous engage à donner à nos lecteurs une sorte de statistique des époques où il s'est fait sentir avec le plus de violence. En 1709, il y eut trente-sept jours consécutifs de gelée ; le thermomètre descendit à 18 degrés et demi. En 1796, le thermomètre était descendu à plus de 15 degrés. La mer entre Caen et la Hève était gelée ; et, quoique l'embouchure de la Seine ait environ 4,500 toises, la glace la couvrait d'un bout à l'autre. Les historiens nous ont conservé la mémoire de quelques gelées extraordinaires. En 763, la mer Noire et le détroit des Dardanelles gelèrent ; en 829, le Nil fut gelé ; le Pô et le Rhône éprouvèrent le même accident en 1133, en 1216, en 1234 ou 1334 ; en 1433, la gelée commença à Paris le 31 décembre, et continua pendant trois mois moins neuf jours ; elle reprit vers la fin de mars, et dura jusqu'au 17 avril. En 1507, le port de Marseille gela dans toute son étendue. De la fin de novembre 1570 à la fin de février 1571, la gelée fut si forte, que les rivières de Provence et de Languedoc portaient des charrettes fort pesamment chargées.

— Les Boutiques et Dépendances du nouveau Théâtre Royal de l'Opéra-Comique, sont à louer pour le terme d'avril prochain, époque de l'ouverture de cette salle. S'adresser, pour les conditions, au Secréariat du théâtre l'eydeau, rue des Colonnes, n^o 8.

A ce Numéro est jointe la planche 615.

PARIS.— Imprimerie de DONDEV-DUPRÉ, rue St.-Louis, N^o 46, au Marais.